

1403.

Leipzig

D1

2367 m

110239

00

g

TOM JONES,

COMEDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

AVEC DES ARIETTES,

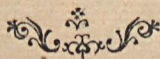
par Mr. POINSINET,

MISE EN MUSIQUE

par A. D. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 14^e Avril 1769.

Cette nouvelle Edition est conforme à celle de Paris du 30. Janv. 1766.



A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

TOM JONES. Mr. DE LA TOUR.

Mr. WESTERN. Mr. DINESY.

Mad. WESTERN. Mad. MERCIER.

Mis SOPHIE WESTERN.
STERN. Mad. DINESY.

HONORA. Mad. DARTIMON.

ALWORTHY. Mr. DESCHAMPS.

BLIFIL. Mr. CASIMIR.

DOWLING, *Quaker*. Mr. DU TILLET.

La Maîtresse de l'Hotel-
lerie D'UPTON.

PIQUEURS.

VALETS.

BUVEURS.

Représentée par les Comédiens Italiens du Roi
pour la 1^e fois, à Paris, le 27 Fevr. 1765
& remise avec des changemens le 30 Janv.
1766.

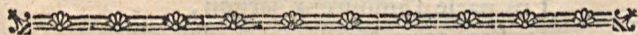


TOM JONES,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

MÉLEE D'ARIETTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon de compagnie dans le Château de Mr. Western. On y voit différens meubles. Sophie est du côté du Roi, près d'un métier de tapisserie, où elle travaille. Honora de l'autre côté s'occupe à faire de la Dentelle.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, HONORA.

A 2

DUO.

DUO.

SOPHIE *travaillant.*

Que les devoirs que tu m'imposes
 Triste raison ont de rigueur!
 Tu gémis, Sophie, & tu n'oses
 T'interroger sur ta douleur.
 Quand sous tes doigts naissent les roses,
 Les épines sont dans ton cœur.

HONORA, *faisant de la dentelle & agitant
 ses fuseaux.*

Soir & matin,
 La jeune Hette,
 Triste & feulette,
 Cède au chagrin.
 Qu'un jeune drille
 Lui parle l'amoureux jargon,
 Son cœur sautille,
 Elle babille,
 C'est un démon.
 Voilà sur l'esprit d'une fille,
 Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE *avec humeur.*

En vérité, ma bonne, vous m'obligeriez de
 contraindre votre gaieté; elle est aujourd'hui bien
 vive.

HONORA.

Pas plus qu'à l'ordinaire; mais c'est vous, Ma-
 demoiselle, qui êtes aujourd'hui bien triste, votre
 mélancholie s'accroît de jour en jour.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je ne prends nul plai-
 sir

fir à disputer avec ma tante des intérêts de l'Europe, ni à babiller inutilement avec toi.

HONORA.

Courage, foyez plus sincère, vous avez quelque chagrin secret; tenez, tout le monde s'en apperçoit ici, & nous en causions encore ce matin avec Mr. Jones.

SOPHIE *travaillant.*

Avec Mr. Jones; & qui vous a priée, s'il vous plaît, de vous entretenir de moi?

HONORA *travaillant.*

Eh bien! n'allez-vous pas gronder? comme si j'avois commis un grand crime d'écouter votre éloge . . fait par le plus joli jeune homme, le meilleur ami de votre pere, que le sage Alvorthy élève & chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court est de te laisser dire. . .

HONORA *se lève.*

Mais convenez-en vous-même; vive ce Cavalier pour les attentions, les soins, la générosité, le courage: Auriez-vous l'ingratitude d'oublier qu'il n'a pas craint de se casser le bras pour vous garantir d'une chute légère; oh! dès qu'il s'agit de rendre service, rien ne l'arrête, & voilà comme j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paroît que tu ne haïs pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi le peut-on haïr? il est si poli, si bienfait!

A 3

SO-

SOPHIE.

Sçais-tu que je finirais volontiers par t'en croire amoureuse?

HONORA.

Ah! vous voulez vous amuser à mes dépens; croyez que je me rends justice. Je sçais que le pauvre Mr. Jones ne connoît encore ni ses parens, ni sa famille, mais je sçais aussi que l'incertitude de son sort vaut mieux que la réalité du mien; chéri de votre pere, élevé par Mr. Alvorthy, tenez, Mademoiselle, tout cela suppose quelque secret motif, & j'en suis si persuadée, qu'on me voit toujours la premiere à prendre son parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela est très-bien de ta part, je t'en loue.

HONORA.

J'ai déjà fait certaine remarque.

SOPHIE.

Qu'elle est-t-elle?

HONORA.

Ce grave Dowling, ce Quaker qui est comme l'intendant de Mr. Alvorthy, lui qui tutoye tout le monde, ne salue personne, dont l'abord est si brusque, le ton si dur, l'esprit si fier, & bien quand il parle de Mr. Jones il y met des égards, du respect.

SOPHIE.

Mais . . je m'en suis apperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiselle, le ciel est juste; il permettra que tout se découvre; & en attendant si quelqu'un doit ici le protéger, je vous assure que c'est plutôt vous, qu'une autre.

SO.

SOPHIE.

Pourquoi ?

HONORA.

Je crains. . .

SOPHIE *se lève.*

Achève: tu dois sçavoir que je ne veux pas
que l'on me cache rien. . .

HONORA.

Eh bien! écoutez-moi, c'était hier après le di-
ner, il se promenait dans le bosquet; c'est assez son
usage, je m'étais cachée, & je l'entendais qui disait,
mais mille fois plus tendrement que je ne puis vous
le répéter:

ARIETTE.

Oui, toute ma vie,

La belle Sophie,

Charmera mon cœur.

De toute ma vie,

La belle Sophie,

Ferait le bonheur.

Cœur sensible & tendre,

Qui peut chaque jour la voir & l'entendre,

Sait-il se défendre,

Du pouvoir d'amour.

Oui, toute &c.

Mais dans le silence,

Loin de ses appas,

Cachons mon offense,

Et sans espérance,

Répétons tous bas,

Oui, toute &c.

A 4

SO-

SOPHIE *troublée.*

Honora, finissez ... si vous me promettiez de ne plus parler de tout ceci, je vous pardonnerais. Mais prenez garde ... vous êtes indiscreete, ma bonne ... vous l'êtes trop ... mon pere ... moi-même.

HONORA.

Ne craignez rien; j'entends quelqu'un: c'est Madame votre tante; la gazette l'occupe si fortement qu'elle ne vous apperçoit pas. (*Sophie & Honore se remettent à leur ouvrage.*)

SCENE II.

HONORA, SOPHIE, Mad. WESTERN.

Mad. WESTERN *lit la gazette.*

Ah! je suis bien aise de vous trouver ici; vous travaillez, tant mieux; j'aime qu'on s'occupe: Honora, sortez.

*HONORA *à part.*

Pourquoi donc ce mystere? (*Elle sort.*)

Mad. WESTERN.

Vous me voyez, ma nièce, fort inquiette: les affaires du Nord prennent une tournure absolument contraire à mes idées!...

SOPHIE.

Il faut espérer.

Mad. WESTERN.

Non, contre toute raison le Dannemark prend les

les armes; on s'était arrangé sur une confédération, on avoit projeté des articles, & point du tout: en vérité, il est bien pénible d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais, ma tante, ne ferait-il pas plus simple de les laisser s'arranger eux-mêmes?

Mad. WESTERN.

Cela vous est bien facile à dire: mais ces contradictions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de songer, comme je le voudrais, aux intérêts de cette maison, dont votre pere, qui n'a pas le sens commun, me laisse tout le tracas.

SOPHIE.

Ma tante... Il est mon pere.

Mad. WESTERN.

Oui, & c'est là tout son mérite; car dans sa conduite, c'est bien le gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois, ne vous entretenant, les soirs, que de ses chevaux, de ses valets... Ah! qu'il ferait bien mieux de suivre ses affaires, de veiller... sur vous... oui, sur vous-même, Mis Western, dont je suis fort mécontente!

SOPHIE.

Que me reprochez-vous?

Mad. WESTERN.

Ah! ça, nous sommes seules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monsieur Alworthy, son protégé Jones, & Blifil son neveu, logent dans ce château, vous êtes triste, réveuse, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure...

A 5

Mad.

Mad. WESTERN.

Vous êtes amoureuse, Sophie.

SOPHIE *vivement.*

Ne le croyez pas.

Mad. WESTERN.

ARIETTE.

Ah! j'aime assez cette finesse.

Vous prétendez m'en imposer,

A moi, ma Niece,

C'est par trop s'abuser.

Du Ministre le plus sévère,

Du plus habile Secrétaire,

Dès que je veux sonder les sentimens,

L'espérance couronne mon attente,

Jugez, jugez si je suis clairvoyante,

Sur les intrigues des Amans.

Ah! j'aime &c.

SOPHIE.

Je ne sçais que penser.

Mad. WESTERN.

Vous rêvez, vous craignez de me répondre, vous avez tort. Votre choix me plaît, il est convenable. Si j'attendais que mon frere s'avisât le premier de songer à votre établissement, ce serait à ne pas finir; il ne peut tarder, & j'en vais conférer avec lui tout-à-l'heure.

SOPHIE.

De grace, répondez-moi; se pourrait-il que vous fussiez assez bonne?

Mad. WESTERN.

Eh! voilà comme l'on parle... comptez sur moi. (*On entend un bruit de fanfares.*) J'entends du bruit;

bruit; c'est votre pere; on ne peut le méconnoître
au tapage qui l'environne.

SCENE III.

*Quatre Piqueurs en bottes & en habits trouffés,
tenant en main leurs trompes & donnant des
fanfares.* JONES, Mr. WESTERN,
en habit de chasse, la trompe au col, SOPHIE,
Mad. WESTERN, HONORA.

Mr. WESTERN, *après les fanfares.*

Courage, enfans de la joie; de la gaieté: Ah!
le beau temps; la belle chasse!

JONES.

Elle a été des plus heureuses.

Mr. WESTERN.

Oui, mon ami, c'est graces à ton intelligence.
Bon jour, Sophie: comment te portes-tu, ma fille?
fais ton compliment à mon camarade, il vient, ma
foi, de s'acquérir la gloire du plus déterminé chaf-
feur de notre Comté de Sommerfet.

JONES.

C'est à vous qu'appartient cet avantage.

Mr. WESTERN.

Nenni, vraiment, je suis sincere. C'est à toi
que je dois aujourd'hui tout le plaisir de ma chasse.
Si tu l'avais vu, Sophie, qu'elle vivacité! quelle ar-
deur! mais vous autres femmes vous vous lèvez si
tard!

Mad.

Mad. WESTERN.
 Ne faut-il pas, comme vous, courir des bois
 avant qu'il soit jour?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre
 eut encore augmenté le nôtre.

Mad. WESTERN.

Oh! sans doute, il est bien flatteur pour des
 femmes d'une certaine façon de s'exposer tous les
 jours à quelque nouvel accident, de braver les vents,
 la pluie!

Mr. WESTERN.

Eh! ma chere Sœur, mêlez-vous de politiquer
 sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah! que
 n'avez-vous vu la chasse de ce matin? peut-être de
 six mois n'aurons-nous pareille rencontre; un Cerf
 dix-cors, un temps! un frais! tayaut, tayaut; il
 semble que j'y sois: tenez, le recit seul de ma chas-
 se vous fera regretter de ne nous avoir pas suivis.
 Ecoutez.

ARIETTE.

D'un Cerf dix-cors
 J'ai connoissance:
 On l'attaque au fort,
 On le lance.
 Tous sont prêts;
 Piqueurs & Valets,
 Suivent les pas de l'ami Jones.
 J'entends crier vol'clets,
 Aussitôt j'ordonne,
 Que la Meute donne,
 Tayaut, tayaut;

Mes

Mes Chiens découplés l'environnent,
Les trompes sonnent,
L'Echo raisonne.

Quelques chiens que l'ardeur dérange,
Quittent la voie, & prennent le change;
Jones les rassure d'un cri.

Ourvari, ourvari.

Aur'tour, aur'tour :

Nous en revoyons,

Vol'clets, vol'clets.

Accoute, accoute,

A Mirmiraut

Tout à Griffaut.

On reprend route.

Voilà le Cerf à l'eau.

Il bat l'eau.

L'animal forcé succombe,

Fait un effort, se relève, enfin tombe;

Et nos Chasseurs chantent tous à l'envi :

„ Amis, goûtons les fruits de la victoire;

„ Amis, amis, célébrons notre gloire.

„ Halali, fanfare, halali,

Halali.

Mad. WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frere, pour-
ra-t-on vous parler un moment de vos affaires?

Mr. WESTERN.

Oh! de tout mon cœur, & tant que vous vou-
drez, mais, dites-moi d'abord, le diner tardera-
t-il beaucoup? nous n'avons eu que le tems de fai-
re une petite halte, & grace à vos soins la cantine
étoit mal fournie.

Mle.

Mad. WESTERN.

Il n'est pas encore midi.

Mr. WESTERN.

Que m'importe? Ordonnez qu'on se dépêche.
(*Aux piqueurs.*) Et vous, enfans, point de relâche.
Le franc Chasseur doit être plus alerte encore que
la bête qu'il poursuit. Demain, dès le point du
jour. . . .

Mad. WESTERN, à part.

Oh! demain vous aurez, après le diner, tout
le tems de donner vos ordres. (*Haut.*) Honora, sui-
vez ma niece dans son appartement. Je me flatte
que Mr. Jones me voudra bien permettre d'être un
moment seule avec mon frere.

JONES.

Madame. (*Honora sort avec Sophie.*)

Mr. WESTERN.

C'est une tyrannie; je ne sçais ce qu'elle me
veut: il faut contenter les femmes. (*A Jones.*) Va-
t-en donner un peu le coup d'œil du Maître; vois
si notre jeune, meute est rentrée en bon état: va,
mon camarade; je ne tarderai pas à t'aller joindre.
(*Jones sort avec les piqueurs.*)

S C E N E I V .

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

A présent, que me voulez-vous dire? J'aurais plus
besoin

besoin de repos que de raison; ne marchons pas par les boulées; dépêchons.

Mad. WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne sçavez rien.

Mr. WESTERN.

Oh! parbleu, si fait. Je prévois que les vins de France feront fort chers l'année prochaine; je sçais que la race de mes bassets s'abbatardit.

Mad. WESTERN.

Et ce sont là vos plus grandes affaires?

Mr. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres, moi. Je paye mes ouvriers tous les mois; je compte avec mes fermiers tous les ans; je bois avec mes amis tous les jours; & quoique vous en disiez, j'appelle cela faire très bien ses affaires.

Mad. WESTERN.

Mais votre fille a bien-tôt dix-huit ans.

Mr. WESTERN.

C'est vrai, & cela me prouve souvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raisonner mieux que...

Mad. WESTERN.

Mon frere!

Mr. WESTERN.

Allons, point d'humeur, finissons: que veut, que desire ma chere Sophie?

Mad. WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder si-tôt, ce que l'on desire à son âge... un mari.

Mr. WESTERN.

Eh! c'est mon unique envie. Combien de fois m'avez-

m'avez-vous entendu dire vous même que ma seule ambition était de la voir heureuse, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Mad. WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix; son cœur pourroit vous prévenir, & j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de Mr. Alvorthy pour son château. . . .

Mr. WESTERN.

De Blifil?

Mad. WESTERN.

Oui, de Blifil.

Mr. WESTERN.

Quoi! sérieusement. . . . Vous imaginez que ma Sophie. . . .

Mad. WESTERN.

Comptez sur mon discernement?

Mr. WESTERN.

Oh! votre discernement. . . . Au reste écoutez donc. Ma foi, j'en suis enchanté, je l'ai toujours aimé; il est pourtant mauvais chasseur, mais d'ailleurs honnête-homme, neveu de mon ami, son unique héritier. Ce garçon-là fera riche. Ma fille lui veut du bien. . . . Allons, voilà, qui est fini. Holà, quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voye un peu si l'ami Alvorthy est dans le château; qu'il vienne me parler, qu'il vienne tout-à-l'heure: c'est pour affaire pressée, entendez-vous? S'il ne peut quitter j'irai moi-même. (*Richard sort.*)

Mad. WESTERN.

Il serait plus convenable d'attendre. . . .

Mr.

Mr. WESTERN.

Oh! trêve à vos avis, ne troublez point ma joie : je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de son neveu : nous ferons tous contens, tous heureux. Alvorthy va venir, je veux lui parler seul.

Mad. WESTERN.

Il faut considérer. . .

Mr. WESTERN.

C'est assez, c'est assez ma sœur.

(Elle sort.)

SCENE V.

Mr. WESTERN *seul.*

Oui, c'est bien, ce mariage-là fait justement mon affaire : la terre de mon ami touche à la mienne ; ce n'est pas me séparer de Sophie de les unir ensemble ; si je chasse de leur côté, je me trouve chez moi, je descends chez mon gendre, & j'embrasse ma fille.

ARIETTE.

Ah! quel plaisir je me promets!
Je lui veux annoncer moi-même,
Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,
Je la vais unir pour jamais.
Je ne vois, plus je m'étudie,
Aucun obstacle à ce lien,
Tu seras heureuse, Sophie,
Et ton bonheur fera le mien.

B

SCE.

SCENE VI.

Mr. WESTERN, ALWORTHY.

ALWORTHY.

Richard m'a dit...

Mr. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voisin; tu sçais depuis combien de temps nous sommes amis.

ALWORTHY.

Oui, & je m'en ressouviens toujours avec le plus grand plaisir.

Mr. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaisance de courre un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun à ses goûts.

Mr. WESTERN.

De bonne-foi, je ne sçais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais; aujourd'hui même vous me voyez triste. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones, Blifil même a lieu de s'en plaindre; j'en suis fâché: ce garçon ne m'est rien; mais je l'ai éleyé, je l'aime.

Mr. WESTERN.

Et vous avez raison. C'est un excellent fujet, un brave chasseur. Allez, mon vieil ami, c'est un jeune homme dont vous n'aurez que de la satisfaction.

AL-

ALWORTHY.

Je le souhaite.

Mr. WESTERN.

Laissons cela. Apprends les nouvelles les plus heureuses : tu sçais combien j'aime ma fille ; je la marie à moins que tu ne t'y opposes.

ALWORTHY.

Moi ! & pourquoi voulez-vous que je m'oppose au bonheur de votre fille.

Mr. WESTERN.

En ce cas touche-là, notre affaire est conclue : C'est à ton neveu que je la donne.

ALWORTHY.

A Blifil, puis-je croire ?

Mr. WESTERN.

Ils s'aiment, ma sœur me la dit, & je te dis, moi, qu'il faut envoyer à ton château, faire revenir Blifil & les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela est bien-tôt dit, mais une affaire de cette nature. . . .

Mr. WESTERN.

Doit se terminer en deux jours, je donne à ma fille en la mariant la moitié de mon bien, le reste après ma mort. Traitte de même ton neveu & finissons.

ALWORTHY.

Etes-vous bien assuré qu'une convenance mutuelle & de caracteres & de . . .

Mr. WESTERN.

Il s'aiment, je re l'ai dit.

ALWORTHY.

Mais comment Mad. Western a-t'elle pu sçavoir? . . .

B 2

Mr.

Mr. WESTERN.

Je te répons de tout; ma Sophie est ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuse, il fait tout mon desir, & je n'aurai pas besoin d'ordonner pour qu'elle m'obéisse. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuser quinze mille livres Sterlings, & ma Sophie, je vous baise à tous les deux les mains; n'en parlons plus.

ALWORTHY.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tout est dit. Voilà comme je suis.

ALWORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

Mr. WESTERN.

Eh! j'apperçois l'ami Dowling: tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service, j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

SCENE VII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING *toûjours le chapeau
sur la tête.*

DOWLING, à *Alworthy.*

Alworthy, j'avais pour toi des Lettres, même fort importantes, ton neveu Blifil s'en est emparé; l'approuves-tu?

AL-

ALWORTHY.

Il me les remettra, tu sçais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de se rendre ici le plutôt possible.

Mr. WESTERN.

Comment! le plutôt! quand il s'agit du bonheur de ma fille! Que l'on fasse monter un de mes gens à cheval: qu'il coure, qu'il l'amene . . . qu'il arrive. . .

ALWORTHY.

Vous serez satisfait, Dowling ira lui-même: je lui vais écrire. (*à Dowling.*) Suis-moi, j'ai d'autres affaires à te communiquer: (*à Western.*) Serviteur, mon ami, réfléchissez encore, je vous en prie. (*Ils sortent.*)

Mr. WESTERN.

Tout-est réfléchi. Quelle lenteur! ah! que je te plains, Sophie, s'il faut que son neveu lui ressemble!

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

Vous voilà, ma sœur? Eh! bien, notre affaire est arrangée, tout est fini. Alworthy m'a donné sa parole. Avez-vous prévenu Sophie?

B 3

Mad.

Mad. WESTERN.

Pas encore, je lui ai fait dire de se rendre ici.

Mr. WESTERN.

Tant mieux; vous m'avez réservé le plaisir de lui annoncer moi-même.

Mad. WESTERN.

Doucement: Sophie est mon élève, j'ai pris soin d'entamer cette affaire, il est décent qu'elle ne se fasse que par moi.

Mr. WESTERN.

Ma Sœur, je vous en prie.

Mad. WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refusez pas cette satisfaction.

Mr. WESTERN.

Il faut toujours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy: mais j'apperçois Sophie. (*Sophie entre.*) Approche, approche, sois contente, écoute ma Sœur, elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la caresse.*) Sois bonne fille. (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, & tout ira comme il faut. (*D'un ton très froid.*) Adieu ma sœur. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Mad. WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, *d'un air étonné.*

Mon pere nous quitte! il paraît bien satisfait!

Mad.

Mad. WESTERN.

Il doit l'être; & vous ne ferez pas fâchée, à votre tour, d'apprendre combien j'ai réussi. Monsieur Alworthy consent à tout; votre pere en est ravi, & dès ce soir, mes enfans, nous vous unirons ensemble.

SOPHIE.

Ensemble! . . . avec?

Mad. WESTERN.

Avec celui que vous aimez; cela me paroît clair. Pourquoi donc cette inquiétude? oh! ne dissimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter . . . Eh! bien, Madame, il est vrai que mon cœur. . .

Mad. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne le puis.

ARIETTE.

Ah! ma tante, je vous prie,

Ajoutez à vos bienfaits,

Si de vous je suis chérie,

Daignez remplir mes souhaits:

Rassurez votre Sophie:

Et dans son ame attendrie,

Portez le calme & la paix.

Oui, j'aime, il est vrai, mais je tremble,

Je crains d'écouter mes desirs.

L'amour peut-il unir ensemble

Tant de chagrins & de plaisirs?

Ah! ma tante &c.

B 4

Mad.

Mad. WESTERN, *en l'embrassant.*

Tu me charmes, tu me rappelles des momens!
... Mais ce tems-là n'est plus. Je te l'ai déjà dit,
ma chere, ton choix est sensé; ce jeune homme est
bien, très bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il est aimable.

Mad. WESTERN.

Sage... posé.

SOPHIE.

Courageux, humain, poli.

Mad. WESTERN.

Discret, sçavant.

SOPHIE.

Plein d'esprit, de soins, de prévenances.

TOUTES DEUX.

En un mot, fait pour plaire.

SOPHIE.

Oui, sans doute; & tant de qualités réunies
peuvent bien faire oublier le défaut de la naissance. ...

Mad. WESTERN.

Comment! que dites-vous? Où prenez-vous,
s'il vous plait, de pareilles impertinences?

SOPHIE.

Puis-je ignorer, Madame, un fait public, &
ne pas sçavoir combien un malheur, dont-il n'est
pas coupable, fait souffrir l'infortuné Tom Jones?

Mad. WESTERN.

Jones! Qu'entends-je? je n'en reviens pas.
C'est Jones que vous aimez! c'est à moi que vous
l'osez dire! Ce n'est pas de Blifil?...
SO-

SO-

SOPHIE.

Blifil! (*à part.*) Je fuis perdue.

Mad. WESTERN.

Comment! un homme sans état, sans parens!

SOPHIE.

De grace. . . .

Mad. WESTERN.

Deshonorer votre nom, votre famille! me faire passer pour une femme sans discernement!

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Mad. WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous ai donnée! Vous aimez Jones, je vais en avertir votre pere. Je veux qu'il soit chassé du château, qu'il le soit de chez Monsieur Alworthy, de tout le comté de Sommerfet.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre?

DUO.

Mad. WESTERN.

Non, rien ne peut me retenir,
Rien ne peut calmer ma colere.

SOPHIE.

Soyez sensible à ma priere,
Ce n'est pas lui qu'il faut punir.

Mad. WESTERN.

Je veux qu'Alworthy, que mon frere,
M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Pour appaiser votre colere,
Ordonnez-moi, que faut-il faire?

Je fuis prête à vous obéir

B 5

Mad.

Mad. WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,
Le mépriser, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon possible.

Mad. WESTERN.

Recevoir

Blifil dès ce soir;
Lui montrer une ame sensible.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon possible.

Mad. WESTERN.

Songez à remplir ce devoir,
A ce prix seul je veux me taire.

SOPHIE.

Je suis prête à vous satisfai-
re.

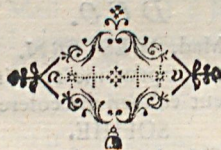
D'aignez calmer votre colere,
Allons cacher mon désespoir.

Mad. WESTERN.

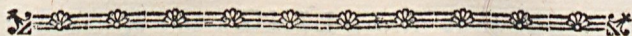
Je veux bien calmer ma co-
lere:

Mais songez à votre devoir.

(Elles sortent chacune par un côté opposé.)



ACTE



ACTE II.

Le Théâtre change & représente un endroit agréable du Jardin de Mr. Western; on découvre une allée très courte qui conduit à son château, que l'on voit dans le fond; sur la gauche se trouve un siège de gazon: dans le fond, une ou deux allées d'arbres, & ça & là sur la scène quelques uns de ces sièges peints en verd qui font à Londres, comme à Paris, la parure des Jardins.

SCENE PREMIERE.

BLIFIL, DOWLING.

DOWLING.

Blifil, Blifil, arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien, je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeler ta promesse.

DOWLING.

Je m'en souviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplaît.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle est nécessaire.

DOW-

DOWLING.

Nécessaire . . . d'être faux!

BLIFIL.

Mais ce n'est point fausseté. Je ne te demande que du silence; enfin si ce secret, ignoré depuis tant d'années, se découvrirait un jour plutôt, un jour plus tard, quel avantage de plus serait-ce pour Tom Jones?

DOWLING.

De jouir à l'instant de son état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage soit conclu avec Mis Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouses!

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton aîné la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais, si elle m'aime?

DOWLING.

En ce cas, tu la mérites mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un & l'autre: si j'écoutais tes desirs, si j'osais parler, je paroîtrois moins riche aux yeux de Western; il voudrait rompre, & je perdrais ma fortune.

DOWLING.

Il suffit, je t'entends; ton cœur est faux. Je t'ai donné ma parole; je m'en souviens. A ton tour, souviens-toi de ce que je te vais dire. J'étais porteur des lettres de feu ta mere. Je te les ai remises.

mises. Je vais à Londres où ton oncle Alworthy m'envoie: mais prends-y garde; s'il faut qu'à mon retour la vérité ne soit pas sortie de ta bouche, si tu n'as pas déclaré que Jones est ton frere, ton aîné, je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute.

DOWLING.

Point de réponse. Adieu.

SCENE II.

BLIFIL *seul.*

Pars, je ne te crains pas. Ces lettres... je les tiens. Je sçaurai t'arrêter à Londres plus longtemps que tu ne le penses... Je puis d'un seul mot... Non, je ne te crains pas; & ton protégé, cet homme si parfait... Ah! le voici.

SCENE III.

JONES, BLIFIL.

JONES.

Quoi! vous ici, Monsieur?

BLIFIL.

Oui.

JO-

JONES.

Et votre voyage?

BLIFIL.

Bien.

*(Il sort.)*JONES, *seul.*

Heureux mortel! De la naissance & de la fortune. Pour quelle raison Sophie a-t-elle disparu avant le dessert: Je ne sçais; mais tout m'inquiette. Jamais je n'eus l'ame si triste.

A R I E T T E.

Amour, quelle est donc ta puissance?
 Me dois-je aveugler sur mon fort?
 Aux doux attraits de l'espérance
 Mon cœur peut-il s'ouvrir encor?
 J'ose aimer la belle Sophie,
 Le plus rare bienfait des cieux,
 Et qu'ils semblent avoir choisie
 Pour charmer le cœur & les yeux.

Amour, &c.

SCENE IV.

JONES, HONORA.

HONORA.

Voilà notre homme livré à ses belles rêveries.

JONES.

Ah! c'est vous, Honora?

HONORA.

Oui, moi qui vous trouble peut-être; les amoureux aiment la solitude.

JO-

JONES.

Vous me connaissez mal: me soupçonner d'être amoureux!

HONORA.

Oh! ce n'est plus un soupçon; il y a longtemps que j'en suis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'ose ici l'être?

HONORA.

Voyez qu'il est malin! Venez ici. Ah! vous êtes si honnête qu'il n'y a pas de plaisir à vous chagriner. Vous faites le discret, parce que vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour: mais si vous sçaviez, comme moi, ce qui en est; allez. . . .

ARIETTE.

La pauve fillette a beau faire,
Le trait vainqueur,
Est dans son cœur;
Elle veut jouer la fevere,
Se mettre en colere,
Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris!

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je,
La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur,
Est dans son cœur.
Elle gronde
Tout le monde,
Elle fait du bruit, du fracas:
Mais tout bas, tout bas, tout bas,
Elle

Elle soupire,
 Et son martyre
 Ne se guérit pas.
 La pauvre fillette a beau faire
 Le trait vainqueur,
 Est dans son cœur.

JONES.

Que me dis-tu? si j'osais t'en croire... quoil
 le cœur de Sophie? . . .

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma
 maitresse ait de l'amour. J'ai trop de respect pour
 elle . . . mais c'est bien l'amitié la plus vive . . .
 la plus franche . . . la plus . . .

JONES *toujours vivement & gaiement.*

Et c'en est assez, ma chere Honora; quel ex-
 cès de joie, que je t'aime! que je t'embrasse.

HONORA.

Finissez.

(Il l'embrasse.)

SCENE V.

JONES, Mr. WESTERN *en deshabillé*
à l'angloise, HONORA.

Mr. WESTERN, *les surprenant.*

Ah! je vous y prends. Courage, l'ami Jo-
 nes; à elle; en bon chasseur.

HONORA.

Monsieur!

Mr.

Mr. WESTERN.

Eh! non, ne vous gênez pas; je suis de vos amis.

HONORA.

C'est malgré moi.

Mr. WESTERN.

Oui-dà! quelque sot qui te croirait!

JONES.

Je vous promets

Mr. WESTERN.

Taisez-vous fripon. Allons; ma Sœur te demande: va vite, que je n'entende pas quereller. Ah! ah! notre ami, ce n'est donc pas à tort que l'on te donne la réputation d'un égrillard?

JONES.

Je vous prie de croire

Mr. WESTERN.

Tu fais l'innocent, tu cherches à t'excuser: parbleu à ton âge, il faut bien s'amuser à quelque chose, & tel que tu me vois, mon cher Tom. . .

ARIETTE.

Plus d'une fois, tandis qu'à la maison,
Chacun me croit endormi sous l'ombrage,
Dans un bosquet, près d'un jeune tendron,
En tapinois je prend courage,
Je le cajole, & les jeux du bel âge
Peuvent encore amuser le barbon.

Qui, le barbon,
Près d'un jeune tendron.
Peut encore du bel âge,
Donner la leçon.

C

Quel

Quel plaisir d'être sous la treille,
 D'y reposer pendant l'éclat du jour!
 Mais sur le soir on se réveille,
 Entre la bouteille & l'amour.

Plus d'une fois &c.

JONES.

Je le crois; il faut convenir que vous menez
 ici la vie la plus agréable.

Mr. WESTERN.

Mais, oui-dà: tout s'y passe assez à ma fantaisie; &, comme tu dis, je ferais peut-être le Gentilhomme le plus heureux de nos trois Royaumes, sans l'éternelle compagnie de ma Sœur. Ah, ça, de bonne foi, je t'en fais juge: se plaît-eue du matin au soir à autre chose qu'à me contrarier, à me faire enrager avec sa politique, sa Gazette? C'est bien le plus fatigant personnage, la plus franche.... Mais ma fille est son héritière; il faut avoir un peu de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous console-t-elle pas bien de ces petites contradictions passagères. Vous la voyez sans cesse, vous en êtes tendrement chéri.

Mr. WESTERN.

Oui, ma Sophie c'est bien le meilleur caractère, la plus aimable enfant! Il est vrai que cela contraint un peu; & sur la fin d'un repas, s'il passe par la tête quelque petite gaillardise, on n'ose la dire; tout cela tue la gaieté.

JONES.

Quelque fois la délicatesse y gagne.

Mr.

Mr. WESTERN.

Laisse faire, laisse faire : nous allons être bien plus libre. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

Mr. WESTERN.

Tu ne sçais donc pas ? . . .

JONES.

Non, je vous jure.

Mr. WESTERN.

Touche-là, mon ami; fais-moi ton compliment : demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monsieur ? cela est décidé ? . . .

Mr. WESTERN.

Oui, le voisin Alworthy s'est enfin déterminé.

JONES.

Alworthy ?

Mr. WESTERN.

C'est Blifil.

JONES.

Blifil ?

Mr. WESTERN.

Oui ; Blifil arrive dès ce soir pour conclure ce mariage.

JONES (*à part.*)

Voilà donc le motif de son retour ?

Mr. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui : c'est ma Sœur qui s'est mêlée de tout ceci ; & c'est, je crois, la première fois de sa vie qu'elle a fait quelque chose de raisonnable.

JONES *pénêtré.*

Je n'aurais pas cru que Blifil ait sçu lui plaire.

Mr. WESTERN.

Ma foi, ni moi non plus : je ne sçais pas trop comment cela s'est fait ; mais j'en suis charmé. Je ne pouvois gueres trouver mieux ; c'est une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penses-tu ?

JONES.

Assurément . . . Monsieur . . . Je suis de votre avis.

Mr. WESTERN.

Ah ! justement, voici ma fille ; je veux que tu sois le premier à l'en féliciter.

S C E N E V I .

JONES, Mr. WESTERN,
SOPHIE, HONORA.

Mr. WESTERN.

Approche ici, mon enfant ; comment ! on dirait que tu crains de lever les yeux. Ah ! la pauvre petite ! mais le cœur, au fond, n'en est pas moins satisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faisais part de ton mariage ; il en est enchanté. Demande-lui plutôt.

(Sophie embarrassée n'ose lever les yeux sur Tom Jones, qui de son côté la fixe d'un air attendri.)

JO-

JONES *troublé.*
Je me flatte que Miss Western n'ignore pas à quel point son bonheur m'intéresse.

SOPHIE.
Je sçais, Monsieur . . . ce que vous pensez . . .
Mais vous, mon pere, si vous m'aimez . . .

Mr. WESTERN.
Si je t'aime? Est-ce à toi d'en douter? Tu ne soupçonnes pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es chere. Que veux-tu? Des bijoux, des parures, des diamans, la moitié, les deux tiers de mon bien? Parle.

SOPHIE.
Je vous supplie de m'écouter.

JONES, (*à part.*)
Que dira-t-elle?

SCENE VII.

JONES, Mr. WESTERN, SOPHIE,
HONORA.

HONORA.

Monsieur Blifil demande s'il peut vous saluer.

Mr. WESTERN.
Eh! mais, sans doute: qu'il vienne; pourquoi tant de cérémonies?

JONES, *à part.*
Blifil! . . . Blifil! . . . sortons, je craindrais qu'à sa vue . . . le désespoir . . . (*Haut.*) Vous sça-

C 3 vez

vez, Monsieur, qu'il me reste encore quelques ordres à donner pour la chasse de demain.

Mr. WESTERN.

Si je le sçais? parbleu, je t'y suis. Mais crois-tu bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les soupirs de ces deux tourtereaux? Ma foi, tu ne me connais gueres. (*A Sophie.*) Ah! çà, ma fille, je n'ai pas trop besoin de te dire comment tu dois le recevoir en pareil cas, on prend plutôt conseil de son cœur, que de son pere. (*A Honora*) Ne va pas les gêner, toi, ces chers enfans: moi je suis enchanté, cela me rajeunit; allons, mon ami Jones. (*A sa Fille.*) Je raviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous ferez heureuse. Adieu Sophie.

Mr. Western sort avec Jones.

SCENE VIII.

HONORA, SOPHIE, *ensuite*
BLIFIL.

SOPHIE, *à Honora.*

Que me dit-il, Heureuse? Ah! qu'il est injuste!

HONORA.

J'apperçois Blifil. Contraignez-vous.

SO.

SOPHIE.

Quelle entrevue! . . . Rentrons sous ces allées
pour y rassurer un moment mes esprits.

*(Elles entrent dans une allée; Blifil, qui entré
du côté du Roi, s'avance sur la scene.*

BLIFIL.

Que le sexe est dissimulé! je n'aurais jamais
soupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendresse..
Saisissons cette circonstance, pressons ce mariage a-
vant que . . . Mais elle s'approche . . . Elle s'appro-
che bien lentement.

HONORA à Sophie.

Courage, il faut prendre sur vous.

Blifil & Sophie se saluent.

Quelles graces, Belle Sophie, n'ai-je point à vous
rendre? & lorsque je crois n'obéir qu'aux ordres de
mon oncle . . .

SOPHIE.

Je sçais, Monsieur, les intentions de mon pere.

BLIFIL.

C'est à leur mutuel aveu que je dois l'avanta-
ge dont je jouis, & le bonheur qui m'attend.

HONORA.

Oh! ce n'est pas encore chose faite.

BLIFIL.

Mais vous baissez les yeux, vous rêvez! L'âge,
la naissance, la fortune, tout se réunit en notre fa-
veur, & s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le sçais: aussi n'est-ce d'aucun de ces côtés
qu'il se pourrait trouver des obstacles?

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puisque

C 4

Mon-

Monsieur votre pere lui-même paroît, autant que moi, pressé de conclure. . .

SOPHIE.

J'espere, Monsieur, que vous ferez de mon sentiment; qu'un délai de quelques jours. . .

BLIFIL.

Mon unique desir est de vous plaire; mais je n'oserai jamais demander à mon oncle qu'il retardar d'un seul instant.

SOPHIE.

Eh bien! Monsieur, je l'obtiens de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y consente; je ne puis moi-même, sans chagrin, voir différer le moment de mon bonheur: mais vous changerez d'idée, sans doute, quand vous sentirez tout l'avantage qui résulte pour vous de l'union de nos fortunes.

ARIETTE.

De l'opulence,
De l'abondance,
Notre maison deviendra le séjour.
Tendresses,
Richesses,
Caresses,
Promesses,

Tout vous prouvera mon amour.
Désormais je n'aurai d'autre envie,
Que de veiller sur la belle Sophie,
Trop heureux d'en être chéri!

Ainsi,

De l'opulence, &c.

SCE.

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, Mr. WESTERN,
habillé comme au premier Acte, BLIFIL.

Mr. WESTERN *dans la coulisse.*

Oui, oui, que tout cela soit arrangé. Et bien vous avez eu, je crois, tout le temps de causer ensemble: Pour vous, Monsieur mon gendre, il paroît que, si l'on veut vous voir, il faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, Monsieur.

Mr. WESTERN.

Il me semble que le présent que je vous fais en vous donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnoissance...

Mr. WESTERN.

Oh! point de grands mots: fois mon ami, rends ma fille heureuse; c'est tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle, il t'attend. Vois avec lui si les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent; je n'aime point les disputes. Je veux bien ne rien épargner, mais je n'entends pas qu'on diffère. (*Blifil lui fait des révérences; Mr. Western le pousse.*) Eh! va donc vite. (*Blifil sort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant, je prévois tes plus secrets desirs; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

C 5

SO.

SOPHIE à *Honora*. (*Honora sort.*)

Le temps est cher. Laisse-nous, je vais tout risquer. Mon pere, si j'osais m'expliquer devant vous. . . .

Mr. WESTERN.

Eh! bien, qu'est-ce? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne sçais-tu pas que tu dois tout espérer de ton pere; que je n'ai dans la vie d'autre plaisir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

Mr. WESTERN.

Acheve.

ARIETTE.

C'est à vous que je dois la vie,
 Vos bontés me la font chérir:
 A la voix de votre Sophie,
 Que votre ame daigne s'ouvrir.
 Ecoutez son cœur qui vous crie:
 C'est à vous que je dois la vie,
 Me voulez vous contraindre d'en gémir?

Mr. WESTERN.

Ah! voilà donc ce grand secret! C'est à-dire que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouser?

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

J'en suis bien fâché, Mademoiselle, très fâché: mais il n'est plus temps, il fallait plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence! m'engager à des dé.

démarches, me laisser donner tous les ordres, & puis se vouloir dédire! Non, non, c'est inutile; c'est pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire: Blifil est jeune, riche; il est neveu de mon ami, il t'aime, il te convient, & tu l'épouseras.

SOPHIE.

J'aimerais mieux mourir que d'y consentir.

Mr. WESTERN.

Comment! tu me résistes! tu me tiens tête!
oh! voici du nouveau pour moi.

DUO.

Mr. WESTERN.

Téméraire, téméraire!

Ainsi vous bravez ma colere!

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

Vous & ma sœur vous me trompiez!

SOPHIE.

Hélas! si vous m'écoutez.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me satisfaire;

Non, je veux que vous l'épousiez;

A mon ami j'ai donné ma parole,

Ma promesse n'est point frivole;

Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.

Mon pere

Je me jette à vos pieds.

Mon pere,

Hélas! si vous m'écoutez...

Votre Sophie est à vos pieds.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me satisfaire.

Je prétends que vous me cédiez,

Je prétends que vous l'épousiez.

SCE.

SCENE X.

SOPHIE à genoux, JONES accourant,
Mr. WESTERN.

JONES.

J'accours à vos cris. . . . Que vois-je? . . . Sophie!

(Il lui donne la main; elle se relève.)

Mr. WESTERN.

Une fille qui ne se plaît qu'à chagriner son pere.

JONES.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Refuser Blifil!

JONES, avec joie.

Elle le refuse! oh ciel!

Mr. WESTERN.

Eh bien, n'en es-tu pas étonné toi-même? . . . Le plus riche héritier de la Province. . . Je m'en rapporte à toi, mon ami Tom. Mais ne te chagrine pas, elle l'époufera. Tu sçais ce qu'est Blifil; fais-lui entendre raison, je t'en prie. Je m'en fie à toi. Je suis trop en colere; si je restais ici, je craindrais. . . (à Sophie.) Ecoute bien ce que te dira Tom; fais ma volonté, c'est ton meilleur parti; fais ma volonté. . .

(Jones regarde, sans lui rien dire, Sophie, qui baisse les yeux.

JO-

JONES *en soupirant.*

Quoi! vous refusez Blifil? On disait que vous l'aimiez.

SOPHIE.

Puissé-je n'entendre jamais prononcer son nom.

JONES.

Ah! si j'osais vous peindre quelle indignation il porte dans mon cœur; c'est pour vous persécuter qu'il vous aime; & je serai témoin de son bonheur, tandis que dans le silence, dévoré du plus violent amour. . .

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Punissez-moi: mais je vais vous perdre, je vais vous perdre, Sophie; dois-je mourir avec mon secret?

SOPHIE.

Eh! croyez-vous que je l'ignore? Ah! Jones, séparons-nous, oubliez-moi, je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIETTE.

Vous voulez que je vous oublie!

Non, rien ne vaincra mon ardeur.

C'est mon destin d'adorer ma Sophie,

Ce sentiment nâquit avec mon cœur.

Je vais fuir de votre présence;

Mais loin de vous, dans le silence,

Quand je ferai prêt à mourir,

On entendra ma bouche encore,

Pro-

Prononcer le nom que j'adore,
Ce fera mon dernier soupir.

Vous voulez que je vous oublie, &c.

S C E N E X I .

HONORA, SOPHIE, JONES, Mr.
WESTERN, ALWORTHY, Mad.
WESTERN, BLIFIL.

Mr. WESTERN *furieux, s'élance & s'épare
Jones de Sophie.*

Aux genoux de ma fille! Ah! je sçais tout, ma
sœur avait bien raison. Allons, vite . . . Hors de
ma maison.

JONES.

Daignez m'écouter.

Mr. WESTERN.

Non: plus je t'aimais, plus ta lâcheté m'ou-
trage. Point de discours, hors de mon château te
dis-je; & tout-à-l'heure.

SOPHIE, *s'appuyant sur Honora.*

Honora! . . .

Mr. WESTERN *à Alworthy.*

Vous m'avez promis, voisin, de le chasser de
chez vous . . . tenez-moi parole; je l'exige.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés!

Mad. WESTERN.

Ecouter un homme sans état!

Mr.

Mr. WESTERN.

Refuser pour lui de m'obéir! allons, que l'on
me suive. Oh! je t'en répons, de force ou de gré
tu l'épouseras. *(Il prend Sophie par la main.)*

SOPHIE.

Sage Alworthy. . . .

Mr. WESTERN.

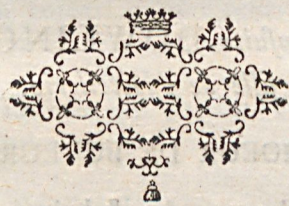
Je ne veux pas qu'on t'écoute.

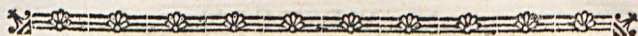
JONES, à *Alworthy*, très tendrement.

Vous m'avez permis de vous nommer mon
pere.

ALWORTHY, très froidement.

J'ai promis de ne vous plus revoir.





ACTE III.

Le Théâtre représente une salle par bas de l'hôtellerie d'upton. On voit sur la gauche un escalier qui conduit à différens corridors ; dans le fond, sur la droite, une petite porte, sur le devant une table à l'angloise, un banc, quelques chaises de paille ; au fond du Théâtre une autre table autour de laquelle sont plusieurs valets qui chantent en buvant du Punch. La Simphonie de l'entre-acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets, ensuite DOWLING, ensuite la fille de l'Hôtellerie.

CHOEUR DE BUVEURS.

A chanter, rire & boire
 Restons jusqu'au matin.
 Allons, Richard, à toi Grégoire,
 Verfons du vin.
 Point de chagrin.
 Pour le bannir de la mémoire,
 Verfons du vin.
 Contre la femme qui querelle,
 Ou le sergent qui nous harcelle,
 Veut-

501112

Veut-on un azile secret,
Il faut s'enfuir au cabaret?

A chanter &c.

DOWLING *sort de la petite porte dans une
espèce de deshabillé.*

La maudite Auberge! le sot voyage! oh! avec
ces gens-là je ne fermerai pas l'œil de la nuit.
Hola! he! Quelqu'un! . . Parbleu, mes amis, à
l'heure qu'il est, vous devriez bien. . . (*les Buveurs
font du bruit.*) Bon! les prier, paroles perdues. . .
Ils sont yvres. Venez donc quelqu'un, l'hôte, la
maitresse!

LA FILLE *tenant une lumiere & une
bouteille.*

On y va. Comment! vous n'êtes pas servi?

DOWLING.
Et ce n'est que du repos que je demande,
Vois donc, mon enfant, à faire cesser ce tapage:
quels gens as-tu-mis là?

LA FILLE.
Dame! il faut bien que chacun s'arrange. Ce
sont les guides & les valets des voyageurs que nous
logeons.

DOWLING.
Mais, tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou
qu'ils se taisent. Il est heure d'être en paix.

LA FILLE.
Parlez donc, vous autres; vous réveillez tout
le monde avec vos chansons. Si vous voulez con-
tinuer jusqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table,
dans ce passage, vous y pourrez crier tout à votre
aise.

D

PRE-

PREMIER BUVEUR.

Oh! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix, ma poule; mais tu nous bailleras bouteille.

(Les buveurs se lèvent & vont se placer derrière le Théâtre; ils emportent leurs verres, & la fille rentre par où elle est sortie.)

SCENE II.

TOM JONES, DOWLING.

JONES descend l'escalier.

Quel bacchanal! On ne peut résister à ce desordre; partons: que vois-je? c'est Dowling! O mon unique ami! toi, à Upton?

DOWLING.

Je vais à Londres par ordre d'Alworthy; & toi-même, qui t'amène ici?

JONES. Je suis au désespoir! Western a résolu ma perte. Alworthy m'a chassé de sa maison.

DOWLING.

Chassé! que me dis-tu? . . . quoi! . . . cet homme.

JONES.

Arrête; il a tout fait pour moi; il peut être injuste; mais je ne veux pas être ingrat.

DOWLING.

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi, contre toi, mon cher Jones?

JONES.
Un malheureux amour. Mis Sophie . . . ah!
ma Sophie!

DOWLING.
Et Blifil était-il témoin de ta disgrâce?

JONES.
Il paraissait en jouir. Peut-être en est-il l'au-
teur; il est mon rival.

DOWLING.
Le perfide!

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je presse,
De mon sort vois la rigueur;
Permets que ma tristesse,
Un moment s'épanche en ton cœur.

J'atteste ici l'honneur;
Jamais ma foible jeunesse,
N'a mérité son malheur.

Alworthy me chasse, m'oublie!
C'est mon pere, mon bienfaiteur;

Je ne verrai plus ma Sophie. . .
Ah! j'ai tout perdu dans la vie,

Le repos, l'espérance & l'honneur.

Ami, qu'en mes bras je presse, &c.

DOWLING.
Tu me détermine. Je ne vais plus à Lon-
dres; je retourne au château; Alworthy va me voir
& m'entendre. Remonte à ta chambre, sois tran-
quille si tu peux l'être. Je vais payer ma dépense
en attendant le jour. Ton sort changera, je te le

D 2

pro-

promets; je t'en donne ma parole, & je n'y man-
quai jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire!

DOWLING.

Crois moi. (*Jones remonte à sa chambre.*) In-
fortuné jeune homme! si je gardais plus long-tems
le silence, je deviendrois complice de tes persécu-
teurs. J'entends quelqu'un. Ah! ce sont des fem-
mes; rentrons.

SCENE III.

SOPHIE, HONORA, LA FILLE.

LA FILLE *qui les conduit.*

Oui, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous
reposer dans cette salle; nous allons attendre vos
ordres.

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres! c'est que l'on
nous prépare bien vite des chevaux; nous devrions
déjà être à Londres.

SOPHIE.

Je devrais bien plutôt retourner chez mon
père.

HONORA.

Oui, voilà une belle idée!

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné? que fera devenu
l'in-

l'infortuné Jones? (*On entend le bruit que font les Buveurs.*) Qu'entends-je? des cris, des éclats!

HONORA.

Ce font apparemment des valets qui s'amusent à boire.

SOPHIE.

Deux femmes seules pendant la nuit! en quel lieu!

HONORA.

Que peut-il vous y arriver?

SOPHIE.

Qu'ai je fait!

HONORA.

Et quel parti vous restait-il à prendre? Votre pere n'écoutait rien; votre contrat était prêt; dès le point du jour, il eut fallu signer, on aurait sçu vous y contraindre; est-ce Blifil que vous regrettez?

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du temps; & les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raison.

SOPHIE.

Je ne suis que trop disposée à te croire; mais tu veux en vain me rassurer; on ne revient point. Va toi-même donner tes ordres; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maître

D 3

resse,

treffe, ne craignez rien, cette maison est sûre; je reviens tout-à-l'heure.

(Honora, en sortant, emporte une lumiere.
Il n'en reste plus qu'une sur la table.)

SCENE IV.

SOPHIE seule.

RÉCITATIF.

Respirons un moment, soulage-toi, mon cœur.
Où suis je? qu'ai-je fait! quelle nuit! quelle horreur!
Mon pere, quelle est ta tristesse!

Je n'entens plus de cris, on se tait, le bruit cesse.

(Elle fait quelques pas.)

Mais ce profond silence augmente encor ma peur.

(Elle regarde autour d'elle.)

Tout ce qui je vois m'épouvante.

(Elle fixe la lumiere.)

Cette lueur pâle & tremblante,

Dans mon sein porte la frayeur . . .

Et cependant, j'éprouve une douceur! . . .

Le sentiment qui m'anime & m'enchanté,

Malgré moi, charme ma douleur.

(Pendant la ritournelle, elle s'assied sur la chaise
qui est proche de la table, elle s'y appuie en se cou-
vrant les yeux & laisse échapper de tems en
tems l'accent inarticulé de la douleur. Elle se
leve pour chanter.)

ARIETTE.

ARIETTE.

O toi, qui ne peux m'entendre;
 Toi, dont le crime est d'être tendre:
 Parais . . . je chérirai ces lieux.
 Je veux te voir . . . que je m'égare!
 Non, non; fuis-moi . . . tout nous sépare.
 Fuis-moi . . . Tu le dois . . . Je le veux . . .
 Pardonne, cher amant, pardonne . . .
 L'amour te venge & me trahit.
 A ton nom seul, ô mon cher Jones,
 Je sens mon cœur qui m'abandonne:
 Sur tes pas il vole & te fuit.

O toi, &c.

SCENE V.

HONORA, SOPHIE, *deux Buveurs*
qui suivent Honora.

HONORA.

Laissez-moi, ne me suivez pas.

SOPHIE.

C'est la voix d'Honora.

PREMIER BUVEUR.

Eh! non, ma belle, il ne s'agit que d'une
 parole.

DEUXIEME BUVEUR *tenant une bouteille.*

Oh! le punch est bon; tenez, goûtez.

D 4

HO-

HONORA *se défendant.*

Laissez-moi . . . si vous ne finissez . . . prenez garde, Madame.

PREMIER BEUVEUR.

Tiens, ma foi, en voilà une qui est encore bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas. Au secours!

HONORA, *courant à Sophie.*

Au secours!

SCENE VI.

JONES, *paraissant au haut de l'escalier;*

LES PRECEDENS.

JONES.

Quai-je entendu? quels cris! comment malheureux, vous osez insulter des femmes!

PREMIER BUVEUR.

Qu'est-ce qu'il dit donc celui-là? Je voudrais bien sçavoir si ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'est-ce que ça te fait? est-ce ta parente? ta maitresse?

(Jones s'élançe de l'escalier, saisit une chaise, s'en arme, & tombe sur les Buveurs qu'il poursuit.)

Attendez-moi, coquins.

SO-

SOPHIE.

Où sommes-nous?

PREMIER BUVEUR, *en fuyant.*

Tout doux, ceci passe le jeu.

HONORA.

Prenons courage

JONES *revient.*

Je vous apprendrai. Rassurez-vous, Madame;
ils ont pris la fuite, & je suis trop heureux! .. Que
vois-je? Sophie!

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Jones!

DUO.

Quoi! c'est vous que je vois, Sophie!

Je n'ose en croire mon bonheur.

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous fuye,

Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne!

SOPHIE.

La raison nous l'ordonne!

JONES.

Non, non, ce seroit vous trahir.

SOPHIE.

Non, non, vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne,

Quand l'amour veut-nous réunir!

SOPHIE.

L'amour égara trop mon âme.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

SOPHIE.

Quittez moi.

D 5

JO.

JONES.

Laissez-moi

Vous voir & mourir.

SOPHIE.

Je voudrais & ne puis vous fuir.

Que l'amour maîtrise mon ame!

JONES.

Livrons-nous à la douce flâme.

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

TOUT DEUX.

Le ciel pour nous aimer

Se plut à nous former.

SCENE VII.

DOWLING, JONES, SOPHIE,
HONORA.

DOWLING.

Mes yeux me trompent-ils? C'est Sophie
Western.

HONORA.

C'est Dowling.

JONES.

Oui, mon ami, c'est elle; le ciel nous réunit.

SOPHIE.

Ah! Dowling! vous retournerez au château?
vous reverrez mon pere?

DOWLING.

Il arrive.

JO-

JONES & SOPHIE.

Il arrive?

HONORA.

Ah! juste ciel!

JONES.

D'où le fçais-tu?

DOWLING.

Alworthy, Blifil, sa tante même

SOPHIE.

Ma tante?

DOWLING.

Oui, tous vos parens le suivent. Le postillon qui les précède est déjà dans les cours de l'hôtellerie.

JONES.

Ah! mon cher Dowling! Ah! Sophie, je vous revois pour la dernière fois!

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un & l'autre, vous ferez heureux & vengés. Honora, conduis ta Maitresse dans cette chambre. Toi, Jones, remonte à la tienne. Je vais les attendre.

JONES.

Ah! Sophie! quel affreux moment!

SOPHIE.

Jones, sans vous je n'aurais jamais fui mon pere.

(Sophie & Honora se retirent.)

HONORA.

J'entends du bruit: allons, allons, le temps presse.

JONES.

Eh bien! mes malheurs font-ils au comble?

DOW

DOWLING.

Tant mieux; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit. (*Jones se retire.*) Tu m'as trompé, Blifil; mais le ciel m'a réservé les moyens de te convaincre.

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING.

Mr. WESTERN.

Laissez-moi, ne me retenez pas: malheur à qui je rencontre. Ma fille est ici, je le sçais; j'en suis sûr; je veux la trouver; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurais jamais soupçonné Jones de tant d'audace. Ah! te voilà, Dowling.

Mr. WESTERN.

Tant mieux, nouveau renfort. Où sont-ils? qu'est devenu Blifil?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, est allé chez le Juge de Paix.

DOWLING.

Le scélerat! nous n'en aurons pas besoin. Demeure, Alworthy; & toi, Western, écoute.

Mr. WESTERN.

Est-tu du complot aussi toi?

DOW.

DOWLING.

Ta fille est ici: elle ne peut ni ne veut t'échapper.

Mr. WESTERN.

Parbleu, je le crois bien: Allons.

DOWLING.

Où vas-tu? Deshonorer ta fille & toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

Il a raison: c'est sur-tout ici qu'il faut de la prudence.

Mr. WESTERN.

Tout cela m'est égal, je n'écoute rien: je veux la voir.

DOWLING.

Eh! bien, je t'y vais conduire, mais promets-moi de lui parler en pere. Reste, Alworthy; je vais te rejoindre. Suis moi, Western.

SCENE IX.

ALWORTHY, BLIFIL:

ALWORTHY.

Ingrat jeune homme! ne t'ai-je recueilli dans ma maison que pour faire le deshonneur d'une famille honnête? Ah! Jones, que tu es coupable! Eh! bien, Blifil?

BLIFIL.

Le juge de paix me suit; j'ai fait investir la maison.

AL-

ALWORTHY.

J'aurais désiré qu'on eut épargné cet éclat. Il ne sert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé, & moi qui me faisais un plaisir de chérir en lui le compagnon de ma jeunesse; quelle témérité! quels excès!

ALWORTHY.

Il en fera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous fléchir en sa faveur! Je connois l'énormité de son crime; mais il peut être encore utile à l'état: faites-le promptement partir pour nos colonies.

SCENE X.

Les précédens, DOWLING, *ensuite* Mr. WESTERN, SOPHIE, ALWORTHY, BLIFIL, HONORA.

DOWLING.

Pour les colonies! Qui? Jones? Ton frere?

ALWORTHY.

Son frere?

BLIFIL.

Ciel! Dowling!

DOW-

DOWLING.

Oui, oui; son propre frere.

Mr. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiselle; ce sera moi désormais qui veillerai sur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te supplie...

DOWLING.

Je ne t'écoute plus; il est remis de te confondre.

Mr. WESTERN.

Comment! qu'y a-t-il ici de nouveau?

DOWLING.

Que Sophie rassure son cœur. Alworthy, connais ton injustice. Tu me crois sincere, Western?

ALWORTHY.

Tu m'inquiettes.

Mr. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu persécutes & qui te chérit; ce vertueux jeune homme que j'ai choisi pour mon ami, c'est ton neveu, c'est son frere, c'est l'ainé de Blifil.

Mr. WESTERN.

Jones serait ton neveu?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon cœur!

HONORA.

Eh! bien, Madame?

ALWORTHY.

Que me dis-tu?

DOW-

DOWLING.

La vérité. Rapelle-toi cet honnête Summers. Deux ans de suite il logea dans ton château; en secret il épousa ta sœur; cinq mois après il mourut. Jones est le fruit de ce mariage que l'on te cachait alors, de peur qu'il ne devint un obstacle au second que tu voulais conclure.

ALWORTHY.

Quelle preuve?

DOWLING.

Blifil, remets les papiers dont tu t'es chargé.

BLIFIL, d'un ton douteux.

Des papiers?

DOWLING..

La lettre de ta mere. Voici le double de ce qu'elle t'écrivait alors, regarde, Alworthy. C'est l'écriture de ta sœur. Lis.

ALWORTHY.

Ciel! malheureux!

BLIFIL.

Mon cher oncle!

Mr. WESTERN.

Comment! serais-tu un méchant homme, toi?

BLIFIL.

Si, par un aveu sincere de mes fautes, j'en pouvais esperer le pardon. . . .

ALWORTHY.

Le pardon! fors de ma présence.

Mr. WESTERN.

(Blifil sort.)

Oui, laisse-nous, méchant. Ah morbleu! si j'étais ton oncle!

AL-

ALWORTHY.

Combien j'étais trompé! Mais j'atteste le
Ciel. . .

DOWLING.

Point de fermens. Répare ta conduite. . .

Mr. WESTERN.

Oui, tu le dois; c'est mon avis, mon cher
Jones!

SOPHIE.

Ah! mon pere!

Mr. WESTERN.

Oh! je me connais en gens. Quand je vous
ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais
que de la satisfaction.

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene.

(Il sort.)

SCENE XI.

ALWORTHY, Mr. WESTERN, SO-
PHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'ai peine à revenir du faifissement. . .

Mr. WESTERN.

Pourquoi te contraindre? cacher sa joie, c'est
se trahir soi-même.

E

SO.

SOPHIE.

Quel changement heureux! ..

ALWORTHY.

Aurais-je dû penser que Blifil? ..

Mr. WESTERN.

Allons, qu'il n'en soit plus parlé: c'est un mauvais fujer; ça ne se connaît ni en chiens ni en chevaux, vive mon ami Jones; comme nous allons chasser! c'est comme celui-là qu'il me fallait un gendre! car rien n'est dérangé: & puis qu'il est ton neveu. . .

ALWORTHY.

Et mon seul héritier.

Mr. WESTERN.

C'est comme je l'entends.

 SCENE XII.

DOWLING, JONES, *Les précédens.*

DOWLING.

Alworthy, voici Jones.

Mr. WESTERN.

Approche, approche; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence; respectez mon malheur.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tu ne sçais pas; embrasse moi, mon camarade.

AL-

ALWORTHY.
Mon cher neveu!

JONES.
Que me dites-vous?

DOWLING.
Voici l'instant que je t'avais promis.

JONES.
Moi! votre neveu?

ALWORTHY.
Oui; crois-en mes regrets, ma tendresse.

Mr. WESTERN.
Et pour garant prends la main de ma fille.

JONES.
Sophie! . . . est-ce un songe, une illusion?
Dowling! . . . (à Mr. Western.) Monsieur, quoi!
(à Alworthy.) Je vous appellerai mon oncle!

SCENE DERNIERE.

Mad. WESTERN, *Les précédens.*

Mr. WESTERN.

Bon; voici ma sœur: arrivez, arrivez.

Mad. WESTERN.

Eh! bien, mon frere, quel plan comptez-vous
suivre dans cette affaire? Il faut considérer d'abord
que les personnes d'un certain état.

Mr. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment, il y a bien d'autres

nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas
 sçu prévoir. Commencez par embrasser Jones.

Mad. WESTERN.

Moi, Monsieur?

Mr. WESTERN.

Eh! oui: c'est mon ami, c'est mon gendre; je
 lui donne ma fille; c'est un Summers; sa sœur, son
 pere . . . c'est lui . . . c'est que je suis enchanté.

Mad. WESTERN.

En verité, depuis quinze jours, je ne conçois
 plus rien aux événemens.

Mr. WESTERN.

Embrassez toujours.

DOWLING.

On développera ces mysteres.

ALWORTHY.

Ne perdons point de temps: retournons au
 château; que nos enfans soient unis dès ce jour.

Mr. WESTERN.

C'est bien dit; retournons: il est de bonne
 heure; mes chevaux sont frais. Parbleu nous au-
 rons le temps de chasser en route; je parie que tu
 en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, fois
 certain. . .

DOWLING.

Arrête, point de bienfaits; j'ai fait ce que
 j'ai dû: ma récompense est dans mon cœur.

VAU.

VAUDEVILLE.

JONES, 1^{er} couplet.

Je vous obtiens, vous qui m'êtes si chere,
 Du néant je passe au bonheur,
 Dans mon ami, j'embrasse un second pere,
 Un oncle dans mon bienfaiteur.
 Quel doux moment, ah! ma chere Sophie,
 Chérifions à jamais ce jour,
 C'est le plus beau de notre vie,
 C'est le triomphe de l'amour.

SOPHIE, 2^e couplet.

Un nouveau jour vient éclairer mon âme;
 Je puis te fixer sans rougir.
 Le meilleur pere approuve notre flâme,
 Cher Amant, on va nous unir.
 En reprenant sa premiere innocence,
 Mon cœur qui deviendra ton bien,
 Jouit aussi de sa constance;
 Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY, 3^e couplet.

Dès ton berceau je t'aimai comme un pere,
 On m'a contraint à te punir:
 J'en ai gémi; mon cœur n'est point sévère,
 C'est un tourment que de haïr;
 Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,
 En plaisirs changer leurs douleurs,
 Oui, c'est là le bonheur suprême;
 C'est le triomphe des bons cœurs.

Mad. WESTERN, 4^e couplet.

De chaque Cour démêler les intrigues,
 Bien combiner leurs intérêts;
 Quand il le faut, tramer de sourdes brigues,
 Dans son cœur voiler ses secrets:
 D'après ce plan, heureux qui négocie;
 C'est un politique excellent,
 Ses efforts sont ceux du génie,
 C'est le triomphe du talent.

HONORA, 5^e couplet.

Loin des garçons fuyez ... jeune fillette,
 C'est ce que prône une maman:
 De votre cœur suivez ... la voix secrète,
 C'est ce que des yeux dit l'Amant.
 Qui croira-t-on? celle qui nous obsède?
 Nenni: le cœur s'ouvre au desir,
 L'amant paraît, la raison cède,
 C'est le triomphe du plaisir.

Mr. WESTERN, 6^e couplet.

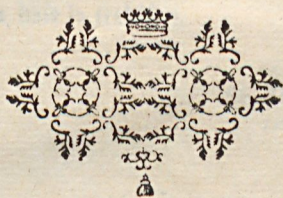
Dès le matin, ma vive impatience
 Guide ma meute au sein des bois:
 Le temps est frais, l'animal que je lance,
 Sort de l'eau, se rend aux abois.
 Tous mes amis partagent ma victoire,
 Elle en est plus chère à mon cœur:
 J'entends le cor sonner ma gloire:
 C'est le triomphe du Chasseur.

CHOEUR.

CHOEUR.

Voie des heureux, l'être soi même,
Changer les épines en fleurs,
Oui, c'est là le bonheur suprême,
C'est le triomphe des bons cœurs.

FIN.



COMEDIE

CHOEUR

Vois des heureux, l'être toi même
Changer les épinges en fleurs
Où c'est le bonheur l'espérance
C'est le triomphe des bons cœurs

F I N



1. ALWORTHY
(à Jones.)

BLIFIL.

Je ne dois plus vous
revoir.

Trahir ainsi mon
espoir!

Mé
l

Qu Je hais la trahison.

(à Alworthy en mon-
trant Jones.)

Il n'entendit jamais
raison.

Ou
oui?

Je hais la trahison.

Je - Tout ce tracas me
tourmente.

Ce tracas là me tour-
mente.

J'ai promis de ne plus
vous voir.

Falloit-il trahir mon
espoir?

core un regard à Sophie qui le lui rend;
e un regard décidé, en enfonçant son cha-
la gauche.

S E P T U O R.

HONORA à Sophie.	JONES à Alworthy. Quoi vous mon pere! Ah! quel désespoir!	SOPHIE à Mr. Western. Rien ne touche mon pere!	Mr. WESTERN à Jones. Oh! je t'apprendrai ton devoir. Je ne t'en tiens pas quitte.	Mad. WESTERN. Cette conduite,	ALWORTHY (à Jones.) Je ne dois plus vous revoir.	BLIFIL. Trahir ainsi mon espoir!
Ménagez leur co- lere.	Je me livre à mon désespoir. N'êtes-vous plus mon pere?		Allons, point de rai- son. Sortez de ma maison.	Si fort m'irrite!		
Quel embarras!	(à Sophie.) C'est pour jamais que je vous quitte.	(à Jones.) C'est moi qui fais vo- tre malheur.	(à Sophie.) J'ai fait avertir le no- taire, Et dès ce soir tu fi- gneras. Il ose encore parler!		Je hais la trahison.	(à Alworthy en mon- trant Jones.)
(à Sophie.) Oui, ma maîtresse, oui, oui sans cesse,	De votre colere C'est moi qu'il faut accabler; Sophie est innocente, Punissez moi.	(à Mr. Western.) Non, je préfère le trépas.		(à Sophie.) Vous tenez tête à vo- tre pere, Vous ne méritez pas, De nous causer cet embarras.	Je hais la trahison.	Il n'entendit jamais raison.
Je ferai pour vous mon devoir.	(à Mad. Western.) Vous êtes sa Tante. Rien à présent ne m'é- pouvante.	Pardonnez-lui. (à Alworthy.) Soyez son appui. (à Mad. Western.) Votre ame sera con- tente.	Tout ceci m'impac- tiente, Point tant de raison, Sortez de ma maison.	Ce tracas là me tour- mente.	Tout ce tracas me tourmente.	Ce tracas là me tour- mente.
	Je me livre à mon désespoir.	Je n'en crois que mon désespoir.	Je t'apprendrai mieux ton devoir.	Vous saurez mieux votre devoir.	J'ai promia de ne plus vous voir.	Falloit-il trahir mon espoir?

Madame Western emmene Sophie; Mad. Western & Honora les suivent. Jones désespéré donne encore un regard à Sophie qui le lui rend; prend la main d'Alworthy, la serre, la baise, comme s'il lui disoit, ah! Monsieur! lance ensuite un regard décidé, en enfonçant son cha-
peau sur Blifil, qui s'approche d'Alworthy; & sort avec lui sur la droite, Jones se retire sur la gauche.

95200A

HONORA
& Sophie

Qui vous mande
All quel dépit

Je me livre à mon
désespoir
Moyen tout co-
leur

(à Sophie)
C'est pour jamais que
je vous quitte

De votre côté
C'est moi qui suis
désolé
Sophie est mon cœur
Faut à tout

(à Mlle Sophie)
Vous êtes la source
de mon espoir

(à Mlle Sophie)
C'est pour jamais que
je vous quitte

Je me livre à mon
désespoir

William Wehler
Sophie, Mlle Wehler
vous êtes la source
de mon espoir

200116
à Mlle Sophie

Qui ne vous aime
plus

(à Sophie)
C'est pour jamais que
je vous quitte

(à Mlle Sophie)
C'est pour jamais que
je vous quitte

Empoisonné
(à Sophie)
Soyez son espoir

(à Mlle Sophie)
C'est pour jamais que
je vous quitte

Je me livre à mon
désespoir

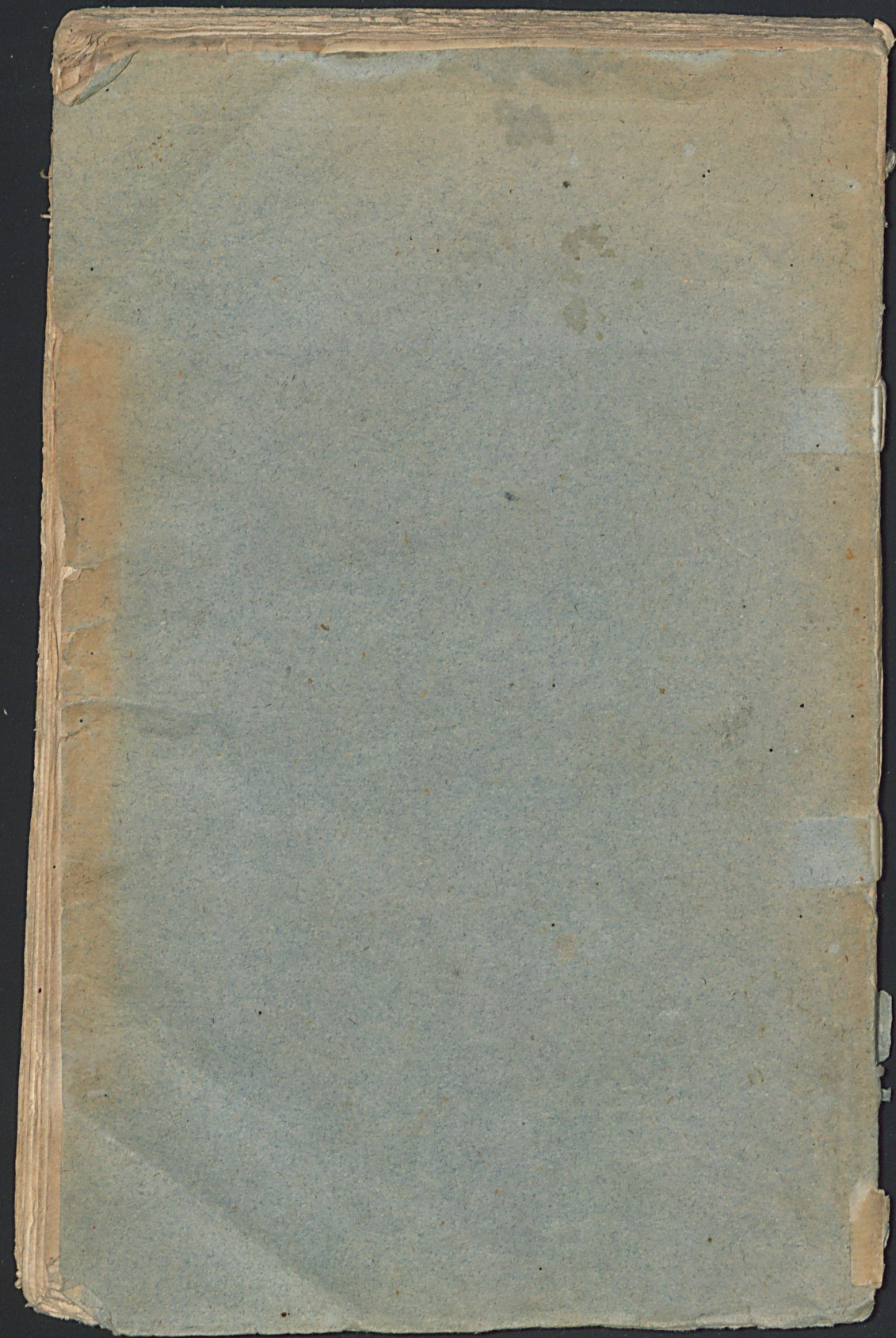
William Wehler
Sophie, Mlle Wehler
vous êtes la source
de mon espoir

HL-110239

S

X 2598216

DE 2367 m



Le Retour favorable.
 La Rose ou les Fêtes de l'Hymen
 Le Miroir Magique
 Le Rossignol, avec la Musique
 Le Dessert des Petits Soupers
 Le Calendrier des Vieillards
 La Coupe enchantée
 Les Filles, Opera Comique
 Le Plaisir & l'Innocence
 Les Boulevards
 L'Ecole des Tuteurs
 Zephire & Flore
 La Péruvienne
 Les Fra-Maçons
 L'Impromptu des Harangères
 La Bohémienne, avec la Musique
 Le Diable à quatre, avec les Ariettes
 Les Amours Grenadiers
 Le Quartier Général, Opera Com.
 Le Faux Dervis, Opera Comique
 Le Nouvelliste, Opera Comique
 Gilles, Garçon Peintre
 Le Magazin des Modernes
 L'Heureux Déguisement
 Les Ariettes de l'Heureux Déguisem
 Blaise le Savetier, Opera Comique
 La Musique du même
 Le Maître en Droit
 Ariettes du Maître en Droit
 Le Cadi dupé, Opera Comique
 Le Soldat Magicien, Op. Com
 Les Précautions Inutiles, Op. Com
 Le Compliment sans Compliment
 Georget & Georgette, Operz-Com
 Le Tonneur, Opera Comique
 Les Adieux de l'Opéra-Comique
 Sancho Pança
 Choix de Pièces du Théâtre de Cam-
 pagne, représentées dans les
 sociétés, in-8°
Les deux Biscuits, Tragédie
 L'Eunuque, Parade
 Agathe, ou la chaste Princesse
 Syrop-au-cul, Tragédie
 Le Pot-de-Chambre cassé.
 Madame Engueulé, Parade
 Théâtre Bourgeois, in-12
 Le Marchand de Londres, Tragédie
 Mémus Philosophe, Com.
 L'Electre d'Euripide, Tr.
 Abaillard & Héloïse
 L'Orphelin, Tragédie
 La Mahonnoise, Com.
 La mort de Goret, Tr.
 La Banqueroute, Com.
 La Femme Docteur, C.
 PIÈCES ANCIENNES
 Tragedies
Amasis, Tragédie
 Andromaque, Tr.
 Ariane, Tragédie
 Athalie, Tragédie sainte

Catilina, Tragédie
 Cinna, Tragédie
 Electre, de Crébillon
 Electre, de Longepierre
 Ekher, Tragédie
 Iphigénie, Tragédie
 Inès de Castro, Tragédie
 Manlius, Tragédie.
 Mort de Séjan, Tragédie
 Médée, de Longepierre, Tragédie
 Penelope
 Progné, Tragédie
 Polyeucte, Tragédie Sainte
 Pirrhus, de Crébillon
 Khadamiste & Zénobie
 Rodogune, Tragédie
 Sinonis, Tragédie
 Comédies par assortimens
Aveugle clair-voyant
 Amour Medecin
 Andrienne
 Bon Soldat
 Comédie sans titre
 Coupe enchantée
 Cocher, Comédie
 Cocu imaginaire
 Crispin Medecin
 Crispin rival de son Maître
 Deuil, Comédie
 Epreuve réciproque
 Elope à la Cour
 Elope à la Ville
 Esprit Follet
 Faucon Comédie
 Femmes sçavantes
 Femme Juge & Partie
 La femme Docteur, Comédie
 Galant Coureur
 Galant Jardinier
 Homme à bonnes fortunes
 Joueur, de Regnard
 Mari retrouvé
 Mere Coquette
 Le Méchant, Comédie
 Médée & Jason, Parodie
 Muet, Comédie
 Nouveauté, Comédie
 Le Nouveau Monde

TOM JONES,

COMEDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

AVEC DES ARIETTES,

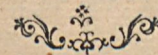
par Mr. POINSINET,

MISE EN MUSIQUE

par A. D. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordi-
naires du Roi, le 14^e Avril 1769.

Cette nouvelle Edition est conforme à celle
de Paris du 30. Janv. 1766.



A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT

